

« Les hommes charitables qui se chargèrent les premiers de la tâche pénible d'inspecteurs, éprouvèrent de grands obstacles de la part de ceux qui avaient ou qui s'imaginaient avoir un intérêt dans les abus du vieux système. Le geolier qui s'était enrichi du produit des rétributions attachées à sa place, de la vente du vin et de l'eau-de-vie, devait naturellement être un ennemi décidé des innovations. Les prisonniers apprenant qu'au lieu de s'abandonner à l'ivrognerie et à la paresse, ils seraient obligés de prendre l'habitude du travail et de la sobriété, conçurent des alarmes, et le soir même du premier jour auquel l'essai du nouveau régime eut lieu, ils firent une tentative désespérée de s'échapper. Le bon ordre ayant été rétabli, la conduite douce et ferme que l'on tint envers eux, finit par les ramener à l'obéissance la plus parfaite. On leur déclara que la manière dont ils seraient traités dépendrait de leur manière d'agir, et que ceux qui montreraient des dispositions propres à faire espérer qu'ils pourraient être rendus à la liberté, seraient recommandés aux magistrats pour obtenir leur pardon ; on ajouta que s'ils étaient condamnés une seconde fois, on leur appliquerait dans toute leur rigueur les peines portées par les lois. On ne tarda pas à s'apercevoir d'un changement. Ils furent encouragés à travailler. Leur bonne conduite fut remar-

quable ; plusieurs reçurent leur pardon. Avant l'expiration de l'année, on reconnut avec plaisir que la plupart s'étaient comportés honnêtement, paisiblement et régulièrement. »

« Entrons dans quelques détails sur ce régime de prisons, le condamné est baigné en y entrant, puis revêtu de l'habit de la maison ; tous les jours, avant d'aller au travail, il est obligé de se laver le visage et les mains ; il change de linge et est rasé deux fois par semaine ; en été il se baigne deux fois par mois. Les chambres sont balayées et lavées deux fois par semaine.

« Les prisonniers couchent au nombre de trente dans une chambre ; chacun a son lit composé d'un matelas, de draps et de couvertures. Les heures du lever et du coucher sont annoncées par le son de la cloche ; la chambre est éclairée par une lampe pour que le gardien puisse la surveiller ; dans les grands froids elle est chauffée.

« Les prisonniers prennent leurs repas, avec la plus grande régularité, au son de la cloche ; le silence leur est enjoint pendant qu'ils mangent. A déjeuner on leur donne trois quartrons de très-bon pain, avec de la mélasse et de l'eau ; à dîner une demi livre de pain et de bœuf, une jatte de soupe et des pommes de terre ; quelquefois, au printemps, des harengs ; à souper du pain, du gruau ou un pouding fait avec du maïs et de la

mélasse, quelquefois du riz bouilli. Les petites offenses sont punies par une diminution dans la nourriture. Jamais le vin, les liqueurs spiritueuses, ni la bière, n'entrent dans l'intérieur. Il est défendu de faire passer aucune espèce de provisions aux prisonniers.

« Il y a une infirmerie pour les malades; ils sont soignés par un médecin et des femmes, ces cas sont très-rares; la régularité de leur régime, préserve généralement les prisonniers de maladies.

« Le dimanche ils assistent à un sermon et à une lecture faite par un ministre que son zèle amène, les sermons sont plus moraux que dogmatiques. On donne de bons livres à ceux qui en désirent.

« Le travail est proportionné à l'âge et à la capacité de chaque prisonnier, et on lui ouvre un compte; on porte à son débet sa nourriture, son vêtement, l'amende à laquelle il a été condamné, les frais auxquels son procès a donné lieu; on le crédite du produit de son travail. A l'expiration du temps de la détention, la moitié de la somme qui peut rester, lui est payée. Le prix de la nourriture étant très-modéré, le travail constant, et le temps que l'on y consacre plus long que chez les artisans libres, les prisonniers gagnent aisément plus que leur dépense, en plusieurs occasions, la balance payée à un prisonnier, s'est

montée à plus de 100 dollars, une fois à 150; elle est ordinairement de dix à quarante. Quand, par la nature de l'ouvrage auquel le prisonnier a été employé ou par son peu de force, ce qui lui revient ne s'élève qu'au montant des sommes qu'il doit, et que son domicile est à une certaine distance de Philadelphie; on lui compte assez d'argent pour subvenir aux frais de son voyage. La dépense journalière dans la prison, est de 16 cents (80 centimes), et celle de l'habillement, d'une vingtaine de dollars (100 francs).

« Les punitions corporelles sont interdites dans tous les cas. Les geoliers les porte-clefs sont sans armes; il leur est même défendu de porter une baguette.

« Les condamnés à la réclusion solitaire sont renfermés dans des cellules: il y en a seize en tout. Chacune a huit pieds de long sur six de large et neuf de haut: elles sont éclairées par la porte fermée de deux grilles en fer donnant sur un corridor, et par une fenêtre placée au-dessus de la portée. En hiver le corridor est échauffé par un poêle dont la chaleur se fait sentir à chaque cellule. Les détenus ne peuvent se parler entre eux qu'en criant très-haut; or comme ils seraient entendus; le temps de leur réclusion serait prolongé. Complètement isolé, le prisonnier est donc livré à ses réflexions et à ses remords. Il n'a de

communication qu'une fois le jour avec le porteclef qui lui apporte sa nourriture composée de pouding de maïs avec de la mélasse. Il ne s'est encore trouvé aucun individu assez opiniâtre dans le vice pour résister à cette punition ou pour l'encourir une seconde fois. Des hommes qui avaient vieilli dans la dépravation ont déclaré qu'ils auraient préféré le gibet à une prolongation du tourment de cette réclusion solitaire. Un certain Johnson qui de son propre aveu était un franc scélérat, et avait séjourné dans la plupart des prisons des Etats-Unis, fut condamné au travail forcé pour plusieurs années dans celle de Philadelphie : il y causa beaucoup d'embarras et finit par s'échapper en escaladant les murs. Rattrapé dans le Maryland, il s'évada de nouveau pendant qu'on le ramenait ; enfin on l'empoigna et on l'enferma dans une cellule où plein de santé et d'audace il annonça à haute voix qu'il ne serait pas possible de soumettre sa résolution ni d'effectuer en lui le moindre changement. Cependant au bout de quelques semaines de réclusion, on observa chez lui une révolution manifeste, lorsque les inspecteurs passèrent dans le corridor en visitant les prisons, il profita de l'occasion pour leur parler. Il leur demanda comment un de ses anciens camarades en iniquité qui avait été longtemps enfermé, avait obtenu de sortir de la cel-

lule. Celui-ci après une réclusion de six mois avait été complètement amendé ; on le mit dehors sur sa promesse solennelle de se bien conduire, et durant le reste de sa détention, il n'avait donné lieu à aucune plainte. Les exhortations paternelles et les conseils sérieux de l'un des inspecteurs avaient beaucoup aidé, à cette métamorphose. On répondit donc à Johnson qu'il s'était engagé à se bien comporter, et qu'on s'était fié à sa parole. « Vous en rapporteriez-vous à la mienne, repartit Johnson » — « Oui lui répliqua-t-on, si vous voulez prendre le même engagement. » — Il y consentit et fut mis dehors. Il alla gaiement à l'ouvrage et ne mérita pas de reproche pendant le reste du temps de sa détention.

« Les inspecteurs visitent la prison au moins deux fois la semaine pour tout examiner, écouter les plaintes et recevoir les demandes des détenus, afin d'en faire leur rapport mensuel au conseil du contrôle et assurer dans tous les points la régularité du système ; ils surveillent soigneusement la conduite des agens subalternes, tels que geolier, guichetiers, porteclefs, ils sont au nombre de quatorze. »

Tel est en abrégé le système sur lequel la Pennsylvanie et les états qui ont imité son système peuvent fonder leur gloire d'une manière assurée. Que d'objections ne se sont pas élevées pour le combattre ?

On a dit que sa trop grande douceur encourageait au crime. Bien loin de là les méfaits ont diminué depuis qu'il a été réalisé. « Plus de malheureux , disait M. Bradford , ont été mis en jugement pour vols simples ou avec effraction pendant que ces délits entraînaient la peine de mort , que depuis que la peine a été affaiblie. » J'ai entendu dire que quelques individus avaient commis des larcins exprès pour retourner en prison. On a seulement eu l'exemple de nègres , qui n'ayant ni parens , ni moyens de subsistance , ont quelquefois cherché à rentrer dans une demeure où leurs besoins peu nombreux pouvaient être satisfaits , ce qui comprenait toutes les jouissances dont leur existence est susceptible ; mais le fait sur lequel se fonde cette objection est d'un genre si rare et si curieux , que je doute que les promoteurs , les partisans et les amis de l'institution , se tourmentent beaucoup pour empêcher qu'il ne se renouvelle. Toutefois il serait hasardeux d'assurer que ce système convint à toutes les nations , ou plutôt que toutes fussent capables de le recevoir. Transplanté dans plusieurs états de l'Europe , il y changerait de caractère , de même que la torche qui n'est qu'une petite tache obscure à la clarté du soleil , devient dans l'obscurité une lumière brillante. La prison serait hors des murs , l'innocence se réfugierait dans son intérieur. Les institutions humaines et

généreuses ne peuvent exister simultanément avec la tyrannie et la dégradation morale ; quiconque règne à l'aide du fouet et des baïonnettes s'est mis lui-même hors d'état d'employer les armes bienveillantes de la douceur.

Les fondations bienfaisantes et les établissemens littéraires sont nombreux à Philadelphie. La bibliothèque a eu pour fondateur , vers 1742 , le célèbre Franklin ; sa statue en marbre blanc orne la façade de l'édifice qui la renferme. La société philosophique américaine , celle de Philadelphie , pour encourager l'agriculture , l'Athénée , l'Académie des Sciences naturelles , ont tous des bibliothèques et des collections analogues à leur institution ; plusieurs de ces sociétés publient des mémoires qui ont répandu un grand jour sur la géographie et l'histoire naturelle des Etats-Unis. G. Penn , fondateur de la colonie , le fut aussi du plus ancien collège de sa capitale ; il jouit d'un revenu considérable et entretient un grand nombre d'écoles ; il a un observatoire , un beau cabinet de physique et diverses collections. On compte dans Philadelphie treize écoles à la Lancastré , dans lesquelles 5,000 enfans sont instruits. Enfin cette ville a un institut pour les sourds-muets.

L'université occupe la belle maison destinée au président des Etats-Unis. Plusieurs collèges ou

académies et une école gratuite pour les enfans pauvres en dépendent.

L'hôpital de Pennsylvanie est le plus beau des Etats-Unis; il a un cabinet d'anatomie et une bibliothèque. Les deux maisons de charité des Quakers, une autre entretenue aux frais de l'état, et plusieurs hospices attestent le caractère humain des habitans de cette grande ville.

C'est celle de l'Union où l'industrie est le plus florissante; on voit, soit dans son enceinte, soit dans les environs, des manufactures de toile de coton, des clouteries, des distilleries, des brasseries, des tanneries, des papeteries, des corderies, des ateliers où l'on taille le marbre, des verreries, enfin cinquante-quatre imprimeries. On y réimprime les bons ouvrages qui paraissent en Angleterre. On publie à Philadelphie neuf journaux quotidiens, deux semi-hebdomadaires et quatre hebdomadaires.

En 1790 la population de Philadelphie et de sa banlieue était de 43,525 âmes; d'après le dénombrement de 1820 on y a trouvé 108,116 habitans. En 1810 le nombre des maisons de toutes les sortes était de 22,764.

La chaleur y est très-forte en été et le froid rigoureux en hiver; le printemps est de très-courte durée. La police est bien faite; des watchmen, ou gardiens de nuit, veillent à la sûreté pendant

les ténèbres. Cinq compagnies de pompiers volent, au premier signal d'incendie, au point où leurs services sont nécessaires; l'on n'aperçoit pas un seul soldat. Les habitans sont occupés et tranquilles; les querelles par conséquent fort rares.

Quoique Philadelphie ne fasse pas un commerce si étendu que New-York, elle expédie des navires dans toutes les parties du monde et en reçoit de même des contrées les plus éloignées. Les vaisseaux de 74 canons peuvent remonter la Delaware jusque devant la ville; les Sloops vont jusqu'à Trenton.

Dix ponts traversent la Delaware, le Skuykill ou la Susquehanna à peu de distance de Philadelphie. Les routes des environs sont belles et bien entretenues. Tout le pays d'alentour est riant et bien cultivé; on y voit une foule de jolis villages et de maisons de campagnes. Francfort, Bustleton, Chesnut-Hill, Mount-Pleasant et German-Town, où la première escarmouche entre le général Washington et lord Cornwallis eut lieu en 1777, sont de charmans endroits qui donnent la meilleure idée du goût des Américains pour les jouissances qui élèvent l'âme.

Les Quakers, premiers habitans de Philadelphie, ne composent plus aujourd'hui que le quart de la population. Leur caractère doux et tolérant contribua beaucoup aux progrès rapides de la colonie;

c'était l'opposé de celui des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, qui, fuyant l'intolérance religieuse dans leur patrie, en donnaient l'exemple dans le Nouveau-Monde. On a cru observer que l'extrême simplicité des Quakers et leur aversion pour la parure et les objets de luxe diminuaient tous les jours.

Les beaux équipages ne sont pas rares dans les rues de Philadelphie. Il y a aujourd'hui deux théâtres.

La Pennsylvanie, dont Philadelphie fut la capitale, est un des états les plus vastes et les plus fertiles de l'Union; sa longueur est de 100 lieues, sa largeur de 55, sa surface carrée de 44,000 milles. En 1820 on y comptait 1,049,598 habitans. Elle est bornée au nord par le New-Yorck, à l'est par la Delaware qui la sépare du New-Jersey; au sud par le Delaware, le Maryland et la Virginie; à l'ouest par l'Ohio; au nord-ouest elle touche au lac Erié.

Cet état est entrecoupé de montagnes et de collines; des chaînons de l'Alléghany le traversent; les vallées renfermées entre ces hauteurs offrent souvent un sol gras, de beaux pâturages et des terres propres à la culture des grains; quelquefois les monts peuvent être labourés jusqu'à leur sommet; de belles plaines s'étendent au pied des collines. La plus grande partie du sol est fertile,

et convient mieux à l'agriculture qu'aux pâturages; c'est dans le sud qu'elle a fait les plus grands progrès; les portions les plus fécondes sont de ce côté le long de la Susquehanna, et dans le nord-ouest entre le lac Erié et la rivière Alleghany; un petit nombre de cantons est stérile. Le minerai de fer est très-abondamment répandu dans cet état. On y trouve aussi du cuivre, du plomb et de l'alun, plusieurs espèces de marbre et beaucoup de houille.

Les principales rivières sont la Delaware, le Skuylkill, le Lehigh, la Susquehanna, l'Alléghany, la Monangahela et l'Youghingeny. La plupart prennent leur source dans le plateau élevé qui est situé dans le nord du pays. Un canal de navigation joint depuis long-temps le Skuylkill à une petite rivière qui tombe dans la Susquehanna. Les eaux courantes sont très-nombreuses. Des cascades embellissent souvent le paysage; les Ohio-Pyles ou la chute de l'Youghingeny est une des plus remarquables.

Cet état offre, par sa position, la transition entre la Zone froide et la Zone chaude de l'Amérique septentrionale. Le climat est très-variable; extrêmement humide au printemps, il est d'une sécheresse excessive en été. L'automne a de beaux jours; l'hiver est très-rigoureux. On a dérivé de plusieurs rivières, des canaux d'irrigation.

Les Pennsylvaniens se distinguent par leur activité, leurs bonnes mœurs et leur courage. Plus éclairés que les habitans de plusieurs autres états, ils ont montré, en beaucoup d'occasions, un esprit grand et libéral. On ne comptait en 1820, dans tout l'état, que deux cent onze esclaves. Les étrangers ont toujours été bien accueillis. C'est le seul état où il leur a été constamment permis de posséder des propriétés foncières sans avoir préalablement acquis les droits de citoyens.

Les premiers habitans européens furent des Suédois qui arrivèrent en 1627; ils achetèrent des Indiens le terrain baigné par la Delaware jusqu'aux chutes de ce fleuve, et s'étendirent dans l'intérieur jusqu'à la Susquehanna. Ils établirent un gouvernement régulier, fondé sur des principes de sagesse et de justice, dont les plages de l'Amérique n'avaient pas encore vu d'exemple; il était expressément enjoint de payer le terrain des Indiens comme légitimes possesseurs du pays, et de les traiter avec bonté. La pratique de la religion, l'exemple des bonnes mœurs, la culture de la terre, le soin des productions utiles au commerce et aux manufactures, furent particulièrement recommandés. Quelques mauvais sujets s'étaient mêlés aux premiers colons; ils furent expulsés, et l'on veilla strictement par la suite à ce qu'il n'en vint pas de ce genre. La petite colonie florissait, lors-

qu'il s'éleva des disputes avec des Hollandais qui s'étaient établis à New-York, et qui prétendaient avoir un droit antérieur à la navigation de la Delaware. La Suède, enveloppée dans une guerre opiniâtre avec ses voisins, ne put soutenir ses enfans en Amérique. Ceux-ci, vaincus par les Hollandais, passèrent sous la souveraineté des Etats-généraux. Plus tard toutes les possessions hollandaises dans cette partie du monde finirent par tomber entre les mains des Anglais.

Ceux-ci, conduits par Guillaume Penn, arrivèrent sur les bords de la Delaware en 1681, c'étaient la plupart des Quakers. Penn acheta des Indiens les terres qu'il voulait occuper. Il établit un gouvernement fondé sur la morale universelle, et la tolérance religieuse la plus absolue. Les bons effets de ces sages institutions durent encore et ne cesseront jamais.

Les Allemands sont extrêmement nombreux. Ils ont beaucoup contribué à perfectionner l'agriculture. La langue suédoise est presque éteinte; l'allemand au contraire continue à se parler. En 1818, sur quatre-vingt-quatre journaux qui paraissaient en Pennsylvanie, il y en avait quinze en allemand.

Les associations qui ont pour but l'avancement des arts utiles et des sciences, et le soulagement de l'humanité, ne sont pas moins nombreuses en Pennsylvanie que dans la ville de Philadelphie.

Cet état est divisé en cinquante-un comtés. Le siège du gouvernement, après avoir été successivement à Philadelphie et à Lancaster, est aujourd'hui à Harrisbourg, petite ville dans une position agréable sur la Susquehanna que l'on passe sur un pont couvert; elle est éloignée de 98 milles à l'ouest de Philadelphie. Elle est jolie et bien bâtie. Elle n'a que 3,000 habitans.

L'industrie est très-active en Pennsylvanie; il y a des manufactures de toiles de coton, des papiers, des verreries, des forges, des hauts-fourneaux, des martinets, des fonderies et toutes sortes d'usines où l'on façonne le fer. Le commerce est très-actif; la valeur des exportations en 1816 fut de 7,196,246 dollars (56,000,000 fr.); elles consistèrent principalement en farines, grains, fer et plusieurs objets manufacturés.

« Je partis à regret de Philadelphie, dit Harris; on m'avait dit beaucoup de mal de ses habitans; on me les avait représentés comme inhospitaliers, impolis, inattentifs envers les étrangers; si ces reproches étaient fondés, il ne faudrait pas s'en étonner; les Philadelphiens ont été trompés si souvent, notamment par les Anglais, que l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils sont devenus plus réservés; ce qui les a fait accuser d'impolitesse et de négligence des devoirs de l'hospitalité. Mon expérience m'a appris, au contraire, qu'ils sont

absolument l'opposé, et qu'ils possèdent toutes les vertus sociales.

« La largeur et la profondeur des rivières de l'Amérique permettent de faire un fréquent usage des bateaux à vapeur, ce qui facilite les communications entre les différentes parties du pays. Je m'en sers quand je le puis, et je préfère cette manière de voyager à toutes les autres. Je m'embarquai donc à Philadelphie sur un de ces navires. Après une navigation agréable de cinq heures, j'arrivai à Newcastle dans l'état de Delaware. Quoique les rives du fleuve de ce nom soient généralement basses, il offre des points de vue pittoresques, par ses nombreuses sinuosités, et les îles qui coupent son cours, ainsi que par les navires qui le remontent ou le descendent. A travers les arbres, on aperçoit de temps en temps le haut clocher de Sainte-Marie de Philadelphie, aspect qui rappelle le siège de l'industrie et de l'esprit d'invention; on le voit avec plaisir, quoique l'on songe aussi à des défauts que le moraliste rigide blâmerait.

« On passe devant quelques lieux remarquables, parce qu'ils sont nommés dans l'histoire de la guerre de l'indépendance. Mud-Island (île vaseuse), nommée ainsi avec raison, car elle est extrêmement marécageuse, est située près du confluent du Skuylkill et de la Delaware. Les Américains y